

Un porte-cierge et le bâton de la Confrérie des agriculteurs

Les offices de la Semaine Sainte étaient régulièrement suivis. Les crécelles de fabrication locale en annonçaient les heures dans toutes les rues du village. Mais, avant que les cloches ne soient « revenues de Rome », les enfants, sonneurs de circonstance, allaient quêter des œufs durs et des pièces de monnaie chez tous les paroissiens.

Les fêtes religieuses étaient toujours doublées par des réjouissances profanes. Même celles-ci ont presque complètement disparu.

Les gens d'un même quartier ne se réunissent plus pour chanter et danser. A l'occasion de la fête des Rameaux et de Noël, les enfants de Briaucourt n'agissent plus guère de branches de buis chargées de gourmandises, de pommes et de diverses décorations, comme cela se fait encore en Alsace.

Il n'y pas si longtemps, la fête patronale de saint Laurent était l'occasion de remettre en chauffe tous les fours à pain du village. Chaque ménage cuisait lui-même ses pâtisseries, chez lui, ou chez le voisin. Les tartes, les brioches,

Aperçus Folkloriques sur Briaucourt

AVANT-PROPOS

A Briaucourt, situé aux environs de Luxeuil, les habitants, qu'ils soient retraités, ouvriers d'usine ou paysans, ne se sont guère préoccupés de conserver tout ou partie du patrimoine folklorique de l'ancienne communauté.

Dans le domaine matériel, il apparaît, au contraire, qu'ils se sont acharnés à vendre ou à détruire, sans aucun discernement, les derniers vestiges des vieux usages en matière de construction, de décoration et d'aménagement d'habitations, chaque fois que l'occasion leur en a été donnée. C'est malheureusement une règle quasi générale dans les campagnes de notre pays.

Sans aucun document, même manuscrit, sans la moindre collection d'instruments agricoles, d'ustensiles ménagers et de meubles de fabrication locale, nous ne pouvions que glaner, avec patience et minutie, dans le champ inculte de la « connaissance du peuple » de Briaucourt.

Dans ces conditions, notre enquête, il faut bien le dire : menée avec plus d'amour que de science et d'art, ne pouvait

aboutir à la rédaction d'un ouvrage complet et bien documenté, mais plus simplement à la présentation d'aperçus, ou de bribes, de folklore.

**

Dans la première partie de ce travail, comme dans une corbeille du terroir, nous avons rassemblé les épis jaunis de coutumes disparues et de vieux souvenirs, quelques chatons, plus ou moins colorés, de traditions et de superstitions encore vivaces, le bouquet fané d'une légende qu'on ne conte plus guère, celui d'une aubade de demande en mariage qu'on n'entend plus, et les fleurs merveilleuses de la dentelle du pays qui s'épanouiront sans doute pendant quelque temps encore.

Dans la seconde partie, comme sur une sorte de toile de fond pour tout cela, nous avons de notre mieux brossé à grands traits les principaux aspects extérieurs et intérieurs de nos vieilles fermes, typiquement sous-vosgiennes et comtoises. Et nous nous sommes efforcé de retrouver non seulement les usages que l'homme s'est vu imposer par la géographie et par son métier, mais aussi les outils, les ustensiles et les costumes qu'il avait choisis et que l'on n'utilise plus.

LA CORBEILLE DU TERROIR

Des coutumes disparues et de vieux souvenirs.
Aubade pour une demande en mariage.
Vieux sobriquets.
Survivances.
D'une légende de Sainte Barbe.
Le broderie du pays : Renaissance, filet et jours.



DE COUTUMES DISPARUES ET DE VIEUX SOUVENIRS

Au cours des trente dernières années, les habitants de Briaucourt, de moins en moins cultivateurs, ont petit à petit abandonné les traditions religieuses et les coutumes profanes qui avaient résisté à l'action destructrice d'une civilisation qu'ils se plaisent à dire moderne, en vérité par trop matérialiste, mécanique et superficielle.

Se sont ces traditions et ces coutumes que nous voulons rappeler en tête de notre travail, avant qu'elles n'aient complètement sombré dans le plus profond oubli.

**

L'église, ses offices... et ses cloches tenaient une place prépondérante dans le pays. Les grandes fêtes religieuses étaient longuement carillonnées, à double ou à triple carillon. La grand'messe du dimanche était annoncée par trois sonneries successives de cloches, qu'on appelait les « trois coups ». Le premier ébranlait le village une heure avant l'office, le deuxième résonnait une demi-heure plus tard, le troisième annonçait que le chantre au lutin allait, avec le prêtre à l'autel, entonner l'introït.

Les rogations donnaient lieu à une imposante cérémonie à l'église, où étaient présentés les biens de la terre, puis à une longue procession qui gagnait en chantant un point du plateau aux vues dégagées, plus ou moins près du village d'où le prêtre bénissait les champs et les prés.

La fête de l'Assomption était marquée, elle aussi, par une procession qui partait de l'église pour se rendre à la chapelle du cimetière. On sortait du sanctuaire dédié à saint Laurent, le diacre héroïque et stupéfiant sur son gril, deux belles vierges de bois polychromé : celle des filles, ou de l'Annonciation, et celle des femmes, présentant l'Enfant-Jésus. On sortait aussi des cierges de procession, plus exactement des porte-cierges, enrubannés et témoignant d'un beau travail de sculpteur sur bois. A côté des bannières de confréries religieuses, aurait figuré naguère le mât, ou le bâton, de la corporation-confrérie des agriculteurs. On a même parlé de deux mâts : l'un surmonté de la statue de saint Isidore, le patron des cultivateurs, l'autre d'une charue et d'une faux, les deux agrémentés des plus jolis brins des céréales des dernières moissons.

A certaines occasions, notamment pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, la messe était célébrée à la chapelle du cimetière, devant une assez nombreuse assistance.

El n'a pas l'âge de seiz' ans.
Faites l'amour en attendant.

J'ai fait l'amour ; je n' la veux plus faire (bis).
Celui qui fait l'amour longtemps,
Est en danger de perdr' son temps.

Je m'en irai sous un vieux chêne,
Sous un vieux chêne, je m'en irai.
Je pleurerai... soupirerai...
En attendant ma Bien Aimée.

NOTA. — Pendant de nombreuses années, jusqu'au début du siècle en cours, le chanteur fut souvent accompagné par un accordéoniste jouant d'un instrument, hexagonal et petit « des montagnes » (des Franches Montagnes) ou des « Armaillis », ou plus rarement par un « violoneux ».

VIEUX SOBRIQUETS

On entendait « au pays » résonner toute une gamme de sobriquets plus curieux et plus savoureux les uns que les autres.

Il y en avait pour les hommes, qui s'appliquaient assez souvent à toute la famille et, pour les femmes qui restaient généralement plus individuels.

PARMI LES HOMMES

« Tiau-tiau » faisait penser au tiou-tiou de l'alouette. En fait, le tiau-tiau chantait au lutrin de l'église devant de vieux et grands antiphonaires. (Le lutrin et les livres ont malheureusement disparu, vendus sans scrupule à un antiquaire). Notre homme tiaulait de son mieux en latin d'une voix forte, parfois criarde. Le verbe tiauler, qui s'employait surtout en matière de chants bucoliques et de conduite des bœufs, n'est pas si désuet.

« Le Maître » n'était pas le maître d'école. Il ignorait vraisemblablement tout de la grammaire et de l'orthographe. Il parlait le patois du cru à longueur de journée. Son autorité ne dépassait pas le cadre de sa nombreuse famille, mais chez lui il savait commander, ou en imposer. Il avait d'ailleurs belle prestance, celle d'un « mossieur » ou d'un « maître ».

« Le Tatu », un cafetier discret et d'allure débonnaire était sans malice. Ce qui suffisait à expliquer ce surnom qui

les gâteaux de « goumeau », étaient entourés de « totyés », ces galettes de pâte de pain amélioré, par l'adjonction d'un peu de saindoux ou de beurre, et dorées avec un jaune d'œuf. C'était un grand et paisible remue-ménage !

La veille ou l'avant-veille, les deux bouchers de Conflans, avaient promené dans toutes les rues de Briaucourt un bœuf gras enrubanné, avant de le sacrifier dans une grange décorée de verdure, où il serait ensuite débité et vendu au détail. Les granges-abattoirs d'un jour étaient généralement de construction assez récente. Les uns disaient qu'on les choisissait de préférence à d'autres plus anciennes afin « d'engraisser » leur sol avec le sang des animaux tués. D'autres disaient : afin que le sol soit damé par les sabots des spectateurs de la mise à mort et des acheteurs allant et venant dans la grange. Pour les uns comme pour les autres, c'était une manière de parler du parachèvement de ce revêtement de sol en terre battue dont l'exécution demandait, paraît-il, un choix et un dosage bien défini de marne et de glaise, un malaxage soigné, tout un art et du temps.

**

Il y avait des convenances, des formalités, des usages de bienséance de tradition courante qui furent longtemps respectés. Nous en retiendrons deux.

Quand un « marieu » avait jeté son dévolu sur une fille consentante, « qu'il causait » depuis un certain temps au vu et au su de tout le monde, il en donnait confirmation par un mai planté par une nuit sans lune devant la porte de la future épousée. Puis l'amoureux endimanché venait officiellement présenter sa demande en mariage au père, sous la forme d'une plainte naïve et touchante. Notre oncle, un lettré du lieu et violoneux à l'occasion, nous la chantait encore il y a cinquante ans. Nous en avons récemment retrouvé les paroles et la musique auprès des plus anciens du village. (Nous en faisons part à la fin de notre exposé). Avant le mariage, pour ne froisser personne dans sa susceptibilité, il fallait effectuer de nombreuses visites de présentation ou d'invitation, dans un village rempli de cousins et de cousines à tous les degrés.

Lors d'un décès, il convenait de veiller le mort pendant deux jours. La relève de nuit était assurée par les hommes auxquels les parents du défunt offraient une solide collation. Les femmes récitaient le chapelet, le « de profundis », et quelques courtes prières de tradition locale ou diocésaine.

Le jour des funérailles, lorsqu'il s'agissait d'une femme, la vierge des filles, ou celle des femmes, était portée en tête de leur groupe par la présidente de la Confrérie dont la défunte faisait partie.

Dans le train-train d'une vie plus dure, mais plus paisible que celle d'aujourd'hui, les grands moments de l'existence étaient marqués par des manifestations plus importantes, plus traditionnelles et plus communautaires.

Un mariage durait deux jours. On se réunissait dans la grange parfaitement nettoyée et ornée de guirlandes de feuillages et de fleurs. On faisait grand tapage... Et les jeunes mariés avaient beaucoup de peine à échapper aux recherches des cousins et des amis désireux de troubler leur première nuit de noces.

On dansait beaucoup à la voix de chanteurs, parfois accompagnés par un « violoneux » du pays ou des environs. La réjouissance était souvent endiablée. Les habitants les plus âgés du village se souviennent fort bien d'avoir vu les filles, les plus « osées » d'alors, lever la jambe dans une sorte de « chibrelé » qui venait de la montagne, vraisemblablement du pays de Grandvaux, où cette danse était très en honneur.

Un baptême donnait lieu à une grande manifestation. long carillon, cortège entre eux haies de spectateurs, curieux et sympathiques, défilé, jet de « nailles » (de dragées et de bonbons) et de pièces de menue monnaie par la fenêtre centrale de la maison, ouverte au-dessus du « chari ». Le tout suivi d'un plantureux repas.

De ces solides repas, aux plats nombreux et bien arrosés, on en cuisait aussi pour les funérailles, tout comme pour les fins de battage, du temps où l'on battait le grain dans la grange, à l'aide d'une machine entraînée par des manivelles, ou plus tard par un manège où tournait un robuste cheval.

**

Les temps ont bien changé. Et c'est très bien ainsi pour le labeur des hommes. Depuis que l'on moissonne et que l'on bat le grain du même coup sur le champ, on n'a plus besoin de préparer à l'avance des liens en bonne paille. On n'entend plus « lô merchou » (le fléau) marteler les gerbes de seigle sur le sol de la grange, seul ou en équipe de trois ou quatre batteurs, dont la cadence pouvait atteindre trente coups par minute.

La fenaison ne mobilise plus toute la famille renforcée de plusieurs voisins et amis. On ne mange plus au milieu du pré, tous réunis autour du gros et seul « pot de camp », plein de soupe et de « fricot ». On ne boit plus au même « golo » une eau coupée de vinaigre.

Les paysannes, les moins fortunées — (il n'y en a plus) — ne vont plus vendre leur beurre battu à la baratte sans manivelle, leurs œufs frais, quelques volailles ou lapins, quelques beaux fruits, aux marchés de Saint-Loup ou de Luxeuil, ou encorede Plombières. Elles portaient alors leurs produits dans une charpagne qu'elles posaient bien en équilibre sur leur tête grâce à une « tampionne », (une sorte de couronne de laine et de crin qui fut longtemps fabriquée en série à Jasney). Parfois, pour effectuer des courses dans le village, et parce qu'on ne pouvait laisser le dernier né seul à la maison, la charpagne était remplacée par un « bret », un petit berceau à fond plat, sorte de moïse réduit, rustique et gracieux.

Pour les transports de personnel, notamment lorsqu'il s'agissait d'aller à la gare de Conflans-Varigney, on se servait du chariot de la ferme. Il nous est arrivé de trouver là, encore pendant la dernière guerre un chariot à quatre planches, aussi bien nettoyé que possible de ce qu'il avait transporté la veille, garni de deux belles bottes de paille, et tiré par un gros cheval de labour. Ça sentait bon le Pays !

C'était le bon temps ! répétaient souvent nos parents, qui pourtant n'avaient pas passé toute leur vie à Briaucourt avant d'y prendre leur retraite et y mourir.

AUBADE POUR UNE DEMANDE EN MARIAGE

Beau paysan donne moi ta fille. Elle Donne moi là En te priant.
 Je m'en i lai sous un vieux chêne. Je pleure rai son pèze rai.
 Tu me rendras le cœur content. Bien au mieu.

Beau paysan donne-moi ta fille (bis),
 Donne moi-là. En te priant.
 Tu me rendras le cœur content.

« la brouette », est de règle générale. Quand on n'a pas réus-
si à dénicher les époux au cours de leur première nuit de
noces, les invités aux festivités, comme pour se consoler de
leurs vaines recherches, se tournent alors vers la demoiselle
et son garçon d'honneur.

De bonne heure, ceux-ci sont gentiment placés dans une
brouette réservée au transport du fumier et promenés à
grands cris dans tout le village.

L'autre coutume n'a lieu que dans des cas assez rares
de mariage entre vieux célibataires, entre veufs, ou entre
divorcés. « So lo chérivari ». C'est le charavari. La veille du
mariage, une troupe armée d'instruments hétéroclites de
batterie : cornes de chasseur, « tampons » de fourneau en
fonte, seaux, casseroles, vase de nuit, clochettes, crécelles
etc..., se réunit devant la demeure des fiancés.

Un vacarme assourdissant, cacophonique et frénétique
prélude à une demande de rafraîchissements : de vin et de
« goutte ».

Si aucune libation n'est accordée, le tapage recommen-
ce le lendemain, autour de la mairie, pendant la célébration
du mariage civil.

La quatrième, particulièrement triste, veut qu'à l'oc-
casion de tout décès, l'horloge comtoise de la maison soit
immédiatement arrêtée, pour n'être remise en marche qu'a-
près l'inhumation, au moment de se mettre à table pour le
repas, non moins traditionnel, de funérailles.

**

Parmi les superstitions les plus tenaces, surtout chez les
femmes, nous citerons celles qui se rapportent aux cadeaux
constitués par des outils tranchants.

Beaucoup de personnes demandent instamment qu'on
ne leur offre ni ciseaux, ni couteaux, car, « ils coupent l'a-
mitié ». Il en est de même des épingles, des plus belles com-
me des plus simples qui « piquent », et de ce fait altèrent les
« bonnes relations ».

Si par hasard, plus exactement par ignorance, il vous
arrive d'offrir de tels cadeaux, vous aurez beaucoup de mal
à refuser l'argent que l'on veut absolument vous donner
afin de corriger le mauvais sort.

Il y a beaucoup plus grave, et d'autant plus malheureux
que l'homme ne peut rien faire en la circonstance : c'est de
mourir un vendredi. La fatalité veut, en effet, que tout décès

à le sens plus péjoratif de niais dans les pays situés plus au
sud que le nôtre. (D'après Von Wartburg).

« Dudute » était un sabotier de talent qui parlait avec
quelque difficulté. Son surnom traduisait assez bien ses hé-
sitations d'élocution et son demi bégayement.

« La Poule », ancien gardien de prison, était un retraité
tranquille. Son sobriquet lui venait de ce qu'il avait un mo-
ment partagé la cabane d'un bûcheron de métier, ainsi dé-
nommé parce qu'il contait volontiers ses fredaines, vraies ou
inventées, avec les filles des bois et les plus faciles du pays.

« Makinée », mon voisin récemment décédé, un cultiva-
teur qui fut maire du village, tenait son surnom de la purée
de pommes de terre qui se dit « maké » en patois d'Ainvelle
dont il était originaire, et de ce qu'il s'en était barbouillé ou
« machuré » la figure, alors qu'il avait dépassé l'âge de sa
plus tendre enfance.

« Lachou », sobriquet encore en usage, n'a aucun rap-
port avec la production de choux ou de choucroute. Le père
de famille qui fut longtemps ouvrier-paysan pense qu'il s'a-
git tout simplement de ce qu'on pourrait assimiler à une ap-
pellation d'origine. La Joux est en effet un lieu-dit du Val-
Saint-Eloi que ses parents ont quitté pour venir s'installer à
Briaucourt. Mais ne s'agirait-il pas d'une application plus
malicieuse du vieil adjectif patois « léchou » qui signifie lé-
cheur, ou plus gentiment gourmand ? Honni soit qui mal y
pense !

« Ferluche », surnom donné à un de nos proches et an-
ciens voisins, nous a quelque peu intrigué. Qu'avait-il pu
ferler, ployer, plier et déplier ? lui, ou son père. Ce n'est pas
dans une telle occupation qu'il faille trouver, nous semble-
t-il, l'origine du sobriquet, mais vraisemblablement dans la
constitution physique d'un homme. Car, en patois d'hier,
« freluche » désignait une tige grêle que le vent courbait,
couchait quand il ne l'arrachait pas.

« Capitaine » est encore de ce monde. C'est un cultiva-
teur souriant, de mes amis. Il fut longtemps chef des pom-
piers du village. Mais le sobriquet ne vient pas de cette im-
portante fonction. Notre homme le tient de son grand-père
qui fut capitaine de la garde nationale. Comme quoi un sur-
nom peut appartenir à l'histoire.

« Capitaine ganza », tel fut, au temps de sa jeunesse, le
surnom d'un autre vieil ami qui aime à le rappeler. Ce so-
briquet lui avait été donné parce qu'il commandait aux oies

confiées journallement à sa garde, le long des ruisseaux ou de la « petite rivière », comme à leurs mâles, « là ganza ».

« Gros Jules », cela va de soi.

Briaucourt a eu son « Pape » et son « Empereur », qui eux aussi, comme « le maître » faisaient preuve d'autorité et de prestance. Ils y ajoutaient quelque suffisance dans les conseils ou dans les jugements qu'ils se plaisaient à donner ou à porter.

Hier encore, vous pouviez rencontrer « Bobosse ». Ce vieil ami d'enfance, camarade de jeux des vacances passées chez grand-mère, était un soldat de carrière qui aurait pu prendre des galons d'officier. Fantassin « biffin », puis légionnaire, il avait roulé sa bosse, sous tous les climats, un peu trop en casse-cou. Sacré vieux « Bobosse » revenu mourir au pays. Il n'aimait guère son sobriquet. Qu'il me pardonne de l'avoir mentionné. Dieu aussi.

PARMI LES FEMMES

« Marie Pipette », c'était clair : son père avait fumé la pipe, de nombreuses pipes en terre, au bout raccourci, garni d'un petit bourrelet de fil, parce que cassé, fumées et rafistolées à longueur de journée.

« Marie Caquette », le surnom était moins gentil. Elle babillait, elle « caquettait » un peu comme le font les poules et comme l'avait fait sa mère.

« La Fafate », la boulangère, épicière et débitante de tabac, de la « golotte » (la fontaine du bas du village), fort avenante était bien dodue. Fafeluc, disait-on encore hier couramment en français.

« La Diérotte », était ainsi surnommée parce qu'elle excellait dans la fabrication de nasses en osier qui se disaient précisément diérottes en patois.

« Marie Muzin » (ou Muzic), une brave femme chargée de famille et des travaux d'un ménage et d'une petite ferme d'ouvrier-paysan, n'avait jamais eu le temps de muser le long des chemins et des « viaux », pas plus que ses parents, dont elle gardait le surnom. Nous ne savons pas quelle est l'origine du sobriquet : manière de travailler, ou tendance à bavarder ?

SOBRIQUETS DE FAMILLE

Très souvent les surnoms donnés aux hommes étaient appliqués à la famille tout entière. On disait couramment : « là Muzie », « les Musin », « là Lachou », « là Capitaine ».

Quand on employait un surnom de femme pour désigner un ménage, on disait : « dô chie », de chez. « Dô chie lè Fafate, dô chie lè Diérotte ».

Au sujet de ces extensions de sobriquets personnels à la famille, nous avons relevé un cas particulier : celui des « Boromé ». Nous avons cru longtemps que Boromé était un nom de famille, alors que les registres d'état-civil ne le mentionne pas. La raison en est simple. Un jour, pour distinguer Charles, du père ou du grand-père qui avaient le même prénom, on a cru bon de lui donner aussi le nom d'un saint, particulièrement vénéré dans la région. On ne se doutait pas que Boromé, quelque temps plus tard, baptiserait populairement toute la famille.

Petit à petit, jour après jour, avec les gens, les sobriquets disparaissent. Aujourd'hui, on en entend encore quelques-uns. Mais on n'en invente plus guère. Les derniers créés : « la grenouille » et le « kapo », strictement individuels, sont peu employés. Ils n'ont d'ailleurs pas la saveur de ceux qui tenaient du patois, lui aussi sur le point de s'éteindre.

Signe des temps. Conséquence d'une ouverture de plus en plus grande du village sur le monde qui l'entoure, et d'un peuplement de moins en moins autochtone et paysan, qui fait que la vie « communale » n'est plus celle d'une vieille et solide « communauté ».

SURVIVANCES

De ce bon temps, de sa manière de vivre, de penser et de croire, il subsiste peu de choses : quatre coutumes et quelques superstitions.

Des quatre traditions, trois sont joyeuses, la quatrième est triste. La première est une manifestation des conscrits à l'occasion de la fête patronale de saint Laurent, au début du mois d'Août. Si nos jeunes ne portent plus guère de coiffures burlesques et ne s'essouffent plus dans de vieux clairons cabossés, ils promènent encore dans toutes les rues du village leur mouton enrubanné. (Il fut un temps, qui n'est pas éloigné, où on le menait bêler à l'église, au cours de la grand-messe). La douce bête se joue encore aux quilles, des quilles grossières contre lesquelles on lance de lourdes boules, sur le « quiller » conservé au bas du village, « au Ru ».

cle ». (1)

Au lieu de « sans doute », nous serions tenté de dire « moins » au XVII^{me} siècle.

A cette époque, les deux périodes de la Renaissance française sont passées depuis quelque temps déjà : vingt-cinq ou trente ans environ. A Luxeuil même il en est ainsi que l'on attribue la décision de la construction de la Maison François I^{er} à l'abbé François de la Palud (1534-1542) ou au Cardinal de Granvelle qui fut Abbé de 1560 à 1586.

Dans les plus vieux dessins ou « modèles » de dentelle Renaissance, on trouve bien des motifs qui ressemblent ceux des tapisseries des sièges de style Louis XIII : arabesques, volutes, feuillages enroulés, ou quelque peu développés, mais généralement minces. Et quelques autres qui pourraient dériver des guirlandes de fleurs (par diminution de la grosseur des touffes), du temps de Louis XIV.

Les modèles de dentelle Renaissance sont si nombreux et si variés.

Mais il nous semble que beaucoup, sinon le plus grand nombre, de ces modèles pour ouvrières, rappellent les flammes des fenestragés grandioses et les feuillages aérés de certains culs-de-lampes, toutes les dentelles de pierre du gothique flamboyant avant qu'il n'ait atteint son exubérance.

Or, c'est au XVI^{me} siècle que ce style flamboyant est apparu en Franche-Comté, alors qu'il s'était éteint ailleurs.

Les styles, architecturaux et décoratifs, des deux Renaissance françaises ne convenaient pas du tout pour des siner des pièces de dentelle. Il paraît bien naturel que nos premiers « brodeurs », créateurs de cette industrie si particulière « du Luxeuil » se soient inspirés de l'art gothique flamboyant régional, en suivant la mode du jour, et du beau gothique tout court.

Toutes nos recherches à ce sujet étant restées sans résultat, cela n'est qu'une conjecture : notre dentelle Renaissance pourrait bien dater du XVI^{me} siècle.

Il semble que le nom de Renaissance ait été donné, tôt ou tard, à ce travail de lacet et de fil, par analogie à ce qu'on avait fait pour les Lettres et les Arts. Nous ne saurons sans doute jamais pourquoi la dentelle Renaissance est née chez nous. Et pourquoi elle s'est cantonnée dans une partie im-

(1) Emile Bayard, « L'art de reconnaître les dentelles », R. Roger et Chernoviz, Paris, 1914, p. 264.

un tel jour en entraîne un autre dans la même famille dans le courant de l'année. Cela, malgré toutes les prières qu'on pourrait réciter, toutes les messes qu'on pourrait faire dire et tous les cierges qu'on ferait brûler, tous les jours, dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, au cimetière du village.

Pourtant ! Dieu sait combien la foi fut vive en ce pays, nous l'avons vu, qu'elle fût de paysan ou de charbonnier !, sans doute mêlée de superstitions, mais peu entourée de légendes.

D'UNE LÉGENDE DE SAINTE-BARBE

Et pourtant, vers 1945, nous en avons recueilli une que Briaucourt partage avec Conflans-sur-Lanterne, autrefois « en Bassigny ». On ne l'entend plus. Cela tient, peut-être, au dédain que Sainte Barbe aurait trop manifestement affirmé pour Briaucourt, malgré qu'il fût un pays de mineurs (on disait alors de « tireurs de mine »), et de forgerons (au XV^{me} ou au XVI^{me} siècle).

**

Donc un jour, disons au Moyen-âge, au cours de la période où Briaucourt et Conflans se trouvaient opposés, au plus près, face à face, en raison de leur appartenance respective à deux « Terres » seigneuriales d'obédiences très différentes, les gens de « Bryokoué » se mirent en tête de ravir une sainte à « Konfyant ». Était-ce par jalousie, vengeance... ou dévotion ?...

Le projet ayant pris corps, c'est le cas de le dire, un beau cavalier, le plus fort du pays, monté sur un beau destrier, le meilleur du pays, s'en vint un beau matin, au petit jour, à Conflans-en-Bassigny. Il n'eut aucune peine à s'emparer de sainte Barbe, rayonnante en sa niche de belles pierres dorées.

Et notre cavalier ravisseur de foncer aussitôt, à fond d'étriers et à travers champs, en direction de Briaucourt. Heureux et fier, à la manière d'un nouveau chevalier issu de la roture, il savourait déjà son triomphe. Il entendait déjà les acclamations de toute une communauté en délire plutôt qu'en action de grâces.

Quand, patatras ! Le cavalier, la sainte qu'il protégeait de son manteau, et la monture culbutèrent dans la fange du ruisseau qui sépare toujours les finages de Conflans et de Briaucourt, de l'autre côté du bois du Chesnois et de la pâture de la ferme du Buisson. Il n'en résultait pas grand mal

ni pour l'un, ni pour l'autre. On en était quitte pour la secousse et pour la peur, sous un ciel qui tout-à-coup s'était fait menaçant.

Le cavalier et la monture, couverts de boue, se relevèrent, prêts à reprendre leur course à la même allure endiablée. Mais sainte Barbe, toujours aussi souriante et propre, refusa obstinément de se lever, ou de se laisser relever. Prières, menaces, imprécations, douceur ou colère, rien ne la fit changer de décision. Coup du Ciel, ou de l'enfer ? Nul n'en a jamais rien su.

**

Depuis, le fameux ruisseau a pris le nom de Sainte-Barbe. Il continue de couler, plus ou moins selon les saisons et les pluies. Mais, un calvaire érigé sur la côte que longeait autrefois une « charrière » tracée entre la ferme de « Sous-la-Perrière » et le vieux, et seul, chemin de Conflans, la Croix du calvaire de la Côte Sainte-Barbe, portée sur la carte d'état-major éditée en 1858, n'existe plus.

Quelques pierres, enfouies dans un buisson d'épines, marquent encore son emplacement. Et les gens de Briaucourt, même les plus pieuses, ne se soucient plus de sainte Barbe qui veille quand même sur eux, comme saint Laurent, leur patron héroïque et transcendant sur son gril, et tous les autres saints.

(à suivre)

G. TISSERAND.



LA NOUVELLE REVUE FRANC-COMTOISE

Directeur-Fondateur : H. CHAZELLE

N° 36

Tome IX - Fascicule IV

Aperçus Folkloriques sur Briaucourt

(Suite)

LA BRODERIE DU PAYS : Renaissance, filet et jours

Cette page de légende tournée, retournons à nos survivances, plus exactement à la plus merveilleuse d'entre elles ; la fameuse broderie du pays dont la Renaissance est le plus beau fleuron.

Broderie, mais en fait dentelle, à laquelle Luxeuil — très commercialement — a attaché son nom. Ce qui vaut bien trois lignes d'explication.

La broderie, au sens exact du mot, est exécutée sur des fils tirés. Chez nous le terme a pris un sens plus étendu. Il englobe en effet une industrie artisanale très différente, celle de la Renaissance. Alors qu'en broderie courante, le dessin est fait de fil, en Renaissance le fil remplit plus ou moins, et agrmente, les vides du dessin formé par du lacet.

LA RENAISSANCE

Les spécialistes s'accordent pour reconnaître que la Renaissance « est la plus ancienne et la plus belle des dentel-

LES CARRÉS DE FILET

Il nous faut maintenant parler du filet. Au début du siècle présent, on faisait encore à Briaucourt une broderie toute à fait différente de la Renaissance. C'était celle des carrés de filet, ou plus simplement des carrés, en très bon français : du lacis. On en a fait autrement, nous l'avons vu.

« Le lacis, dit le dictionnaire Furetière de 1684, est une espèce d'ouvrage de fil ou de soie, fait en forme de filet ou de réseuil, dont les brins étaient entrelacés les uns dans les autres ».

« Le lacis pouvait se diviser en petits carrés... »

« Voilà où on en était au début du XVI^e siècle ». (1)

Tous ces carrés de filet tendus sur un cadre de gros fil de fer, tous ces carrés tressés, brodés, des plus simples damiers ou jeux d'échecs, jusqu'aux plus armoriés, ciselés et figiolés, représentaient donc une très vieille tradition, plus ancienne que celle de la Renaissance. On en faisait des dizaines et des centaines qui partaient en paquets pour être montés chez des « entrepreneurs ». Il arrivait qu'ils soient assemblés dans le village même pour constituer de belles choses que l'on retrouve encore : nappe d'apparat qui fait si bien sur une table de vieux bois patiné, dessus de lit où d'édredon, garniture de fauteuil, garniture de cheminée, au-be ou rochet destiné à un prêtre de campagne comme à un prince de l'Eglise. La mode en a passé. Elle reviendra peut-être, avec des dessins différents de ceux que nous avons bien connus. Nous verrons peut-être de ces carrés avec des fils de couleur ressemblant à des vitraux d'une belle simplicité cistercienne auxquels certains « brodeurs » de notre pays avaient pensé.

LES JOURS

On fait encore des « jours » dans le pays. On brode réellement à fils tirés, des mailles, plus ou moins larges, dans la toile, parfois avec des fleurs, formées par des points qui peuvent être plus simples que ceux de la Renaissance, mais qui, par contre, sont beaucoup plus fins. Là encore c'est de l'art, pour les draps de noces et des naissances, pour les nappes et les chemins de table des jours de cérémonie ou de grande réception.

(1) Ernest Lefébure, « Broderies et dentelles », Quantin, Paris, 1887, pp. 178 à 183.

portante de l'arrondissement de Lure, autour des principaux centres de Lure, Luxeuil et Saint-Loup-sur-Semouse.

**

En d'autres régions on a pu apporter des modifications à la dentelle Renaissance dans le style de ses dessins, en changer les lacets et le fil, la simplifier, ou la compliquer, ou encore la charger de broderie rapportée. Chez nous, elle est restée dans sa facture originale, sans application de tissu et sans guipure. C'est la dentelle à laquelle Luxeuil a attaché son nom. Ma mère qui en faisait avec amour, même loin du pays, chaque fois qu'elle disposait d'un moment, et toutes les dentellières que j'ai connues il y a vingt, trente, quarante ou cinquante ans, disaient « la Renaissance ». Petit à petit, la publicité des brodeurs et des grands magasins de Paris en ont fait « du Luxeuil », d'autant plus facilement qu'en France on n'en œuvrait nulle part ailleurs que dans notre pays. Cela est encore vrai aujourd'hui.

On ne saurait trop dire que la Renaissance est un métier de tradition locale et populaire. Plus qu'un métier, un art.

Si le pliage du lacet au gré des « mats », ou motifs, d'un dessin arrêté à l'avance est chose relativement facile, il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de remplir, ou de garnir, les parties claires du « modèle ». L'art et la dextérité interviennent continuellement dans l'exécution de points nombreux et variés, au canevas parfois fin et compliqué, comme dans leur disposition au niveau des entrelacs. La dextérité étonnante d'une main souvent calleuse qui tend le fil, le croise, le tord, l'enroule, combine des toiles d'araignée, ou tisse des fleurs. L'art de la dentellière qui met du relief... sur un plan, et sait faire valoir la simplicité élancée des brides, l'élégance de quelques ronds ou festons bien placés.

Suivant les caprices de la mode, les dessins et les « fournitures » pour la Renaissance ont évolué. On en a fait avec des lacets de soie de différentes couleurs, même en or et argent. On a brodé des « quilles » et des motifs divers pour garnir des robes. Puis la Renaissance a connu une éclipse partielle (partielle : car on n'a jamais cessé d'en faire), avant de réapparaître sur une plus grande échelle et dans sa facture originale : avec lacet blanc et points nombreux et variés, il y a quelques années.

Quand la dentelle Renaissance fut remplacée, il y a plus d'une quarantaine d'années, ce fut d'abord par le plumetis de couleur appliqué sur des châles de soie. De 1924 à 1930 environ s'étend l'ère des tambours sur lesquels les ouvrières en Renaissance avaient très rapidement appris à travailler.

Puis, ce fut l'âge d'or des châles, des robes et des corsages en paillettes du même métal, au moins en apparence, d'argent ou irisées. Un âge dont les brodeuses gardent un excellent souvenir car le travail était agréable et plus rémunérateur qu'il ne le fut jamais.

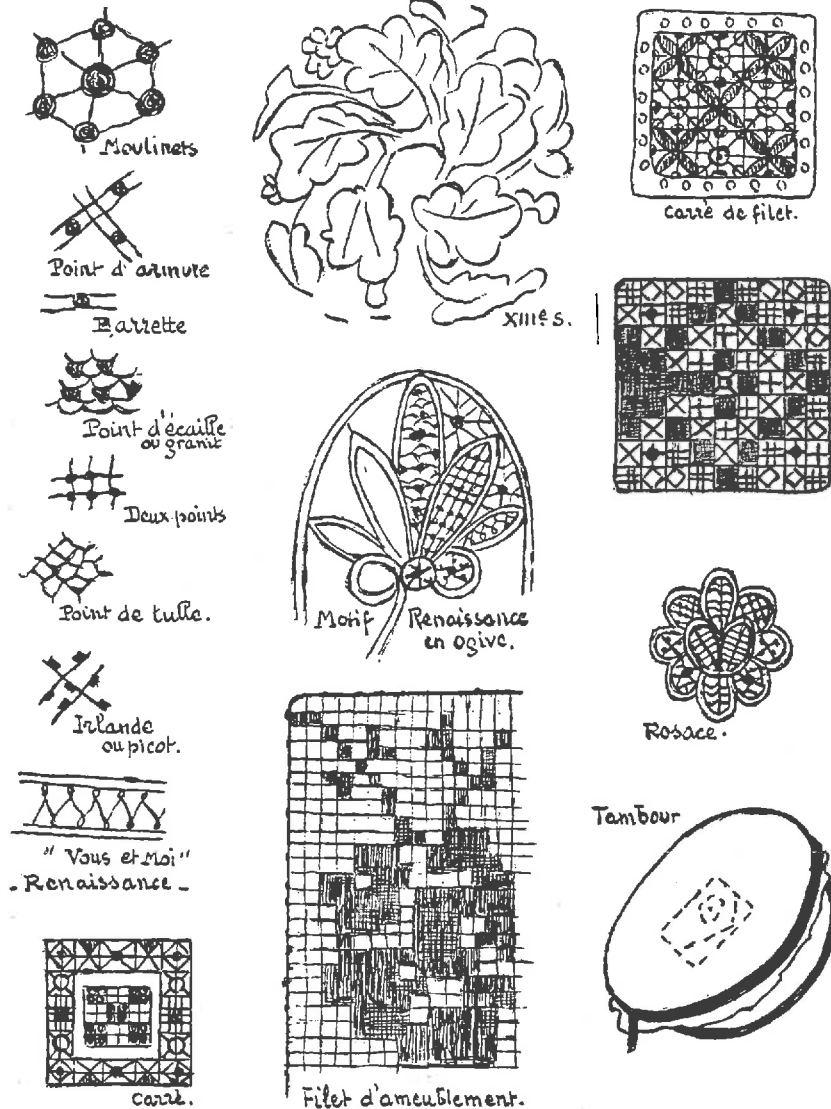
Puis, on a fait des biais, la mode est si changeante, pour ne pas dire mieux. Dans de grandes pièces de crêpe Georgette de différentes nuances, on coupait des lanières en plein biais de un centimètre et demi à deux centimètres de largeur. On cousait ces lanières. Ensuite on les retournait à l'aide d'un passe-lacet. Enfin on les brodait... comme de la Renaissance, pour en faire des cols, des jabots, des poignets, des corsages. On allait même plus loin on « confectionnait », bien que le mot n'ait pas été employé, en incrustant ces pièces dans un tissu assorti par sa teinte, que souvent on brodait aussi, avec de la soie, du coton perlé ou du simple fil.

Puis, ces biais ont été remplacés par une ganse tubulaire blanche ou de couleur vive de fabrication industrielle, dans l'exécution des mêmes travaux. Ce fut pendant la dernière guerre mondiale et les années qui suivirent.

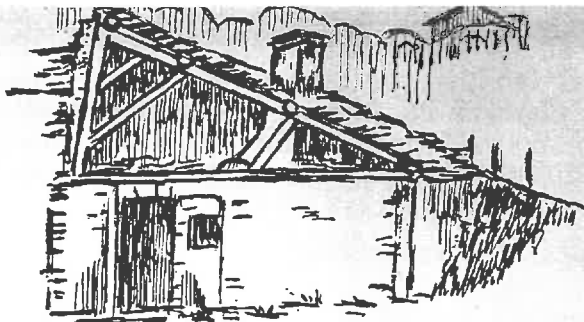
Entre temps, de 1920 à 1935 en gros, la broderie de vitrage sur filet au « point de toile », avait pris, plus de poids et perdu en finesse. La tresse de coton était si grosse qu'on la désignait par le nom de mèche. On en faisait d'importants métrages qu'on roulait sur le bord d'un cadre de fer ou de bois de grandes dimensions.

Pour suspendre les rideaux plus ou moins grands de filet ou de Renaissance, le grand chic était d'utiliser des anneaux de toute taille confectionnés entièrement en fil et qu'ici on appelait des « boutons ». Il fut un temps où ils sortaient des mains des hommes qui, par ce travail assez peu masculin, gagnaient leur tabac à fumer, à priser ou à chiquer.

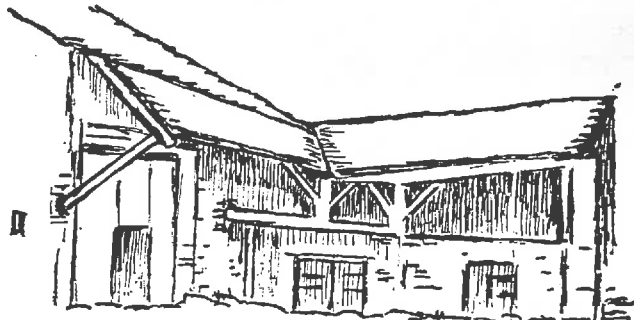
Il y eut encore des « dahlia ». C'étaient des fleurs plates et simples, festonnées avec une tresse froncée autour d'un de ces fameux boutons.



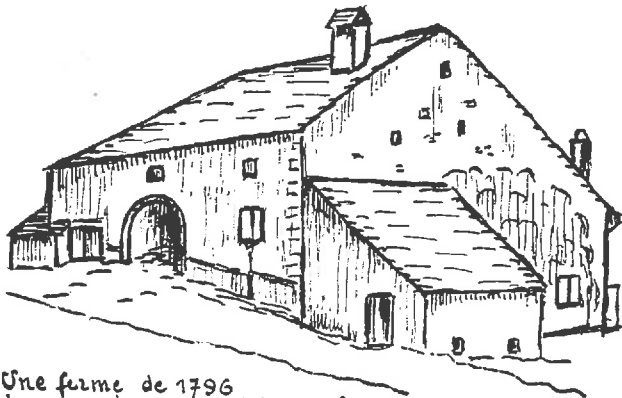
Différents genres de points de dentelles et de filets



Vieux four à pain et grenier à bois adossés à la colline.
Maison LABROCHE. 1740.
À gauche, non représentées, les buttes à porc sont bâties contre la maison.



Auvent de grange, buttes à porc bâties dans l'angle de la maison et du grenier à bois. Maison Dormoy. XVIII^e siècle.



Une ferme de 1796 dans son état primitif. Chari couvert.
À droite le corps de logis, en appentis la cave surmontée du grenier à bois communiquant avec la cuisine.
À gauche, l'écurie et en appentis les buttes à porc.
À remarquer la dissymétrie du toit, très allongé sur l'arrière de la maison.

Mais là, pas de patron, de modèle ou de dessin, pas de cadre en fer. On joue... sur un tambour, qui aurait été inventé par des Chinois. Il tend la toile, mais ne résonne pas.

Comme pour le plumetis blanc ou de couleur que nos brodeuses exécutent aussi selon la demande, la mode et les saisons.

Quelle patience et quel doigté il faut en tout cela.

♦♦

Et tout cela paraît simple aux gens de chez nous, aux plus vieilles dentellières surtout. C'est à croire qu'elles ont la broderie dans le sang. Quand on en parle avec elles, et cela nous arrive bien souvent, par attirance, ou par atavisme peut-être, elles vous disent invariablement : Oh ! c'est une habitude !, ou bien encore : On n'y pense pas ! En vérité, elles ne pensent ni à la difficulté, ni à l'art. Pour elles, il n'y en a pas.

Hier, on brodait très finement et très proprement malgré l'herbe, la boue et la bouze, en « champoyant »... aux champs les vaches. (1)

Aujourd'hui, nos artistes en leur genre travaillent à domicile. Celles qui sont retirées des travaux agricoles, brodent à longueur de journée ; les autres, d'une manière moins suivie, les fermières, surtout pendant la mauvaise saison, l'époque où l'on peut plus facilement « olla an tiéva », se réunir pour faire des travaux de dame.

Il y avait naguère à Briaucourt deux entrepreneurs de dentelle de Luxeuil et de jours, deux « brodeurs » comme on disait, sans compter ceux de l'extérieur qui confiaient des travaux à des femmes et des filles du pays. On en trouve encore un aujourd'hui. Depuis quelques années, la broderie est considérée comme un véritable métier. Elle a ses conventions de travail, ses droits reconnus et sa sécurité.

Par dessus tout, elle a ses traditions, ses tours de main transmis de génération en génération, et l'amour du travail bien fait.

Il faut souhaiter que nos brodeuses apprennent encore à beaucoup de leurs filles un métier qui a un grand cachet et de la valeur, même s'il est trop chichement rémunéré.

(1) En patois « champoyie » signifie être par les champs. Le verbe, très imagé s'applique aussi bien aux animaux, particulièrement aux poules picorant en liberté, qu'aux hommes.

— même, ou une occupation d'appoint, qui vient de nos vieilles aïeules, tient de l'art populaire, et reste l'aspect le plus vivant, le plus important et le plus spectaculaire de notre folklore.

Ah ! la broderie de Briaucourt, sous toutes ses formes, par tous ses procédés et par tout son art, c'est, vous en conviendrez, une bien belle histoire ! Si vous saviez combien elle a de charme, quand on la revit dans les vieilles maisons de chez nous, dont nous allons maintenant vous parler.

CE QUE DISENT LES VIEILLES MAISONS DE CHEZ NOUS

- Types et usages en matière de construction.
- A la recherche de vestiges, témoins de la vie du paysan.
- Dans la cuisine.
- Dans la pièce centrale de la maison : « le poêle ».
- De quelques anciens costumes.
- De quelques vieux outils disparus.

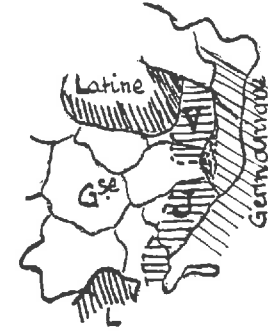


TYPES ET USAGES EN MATIERE DE CONSTRUCTION

Faut-il le rappeler ? — Aussi bien qu'aux traditions de terroir, aux métiers, aux costumes, aux chansons, aux danses et légendes populaires, le folklore s'applique à l'architecture même dans sa forme la plus simple. Chaque pays géographique a son type propre de maison qui découle de deux groupes de « constantes » : les servitudes du climat et les nécessités du métier.

Chez nous, c'est la vieille ferme d'un pays de transition entre le Bas-Pays Comtois (provincial, sans limites naturelles) et les Vosges. Un pays qui est déjà de « la Vôge », lui-

même pays de transition si bien décrit par de Martonne, et déjà de climat continental. C'est la maison d'exploitation agricole et familiale, de faire valoir direct, massive comme celle des plateaux du Jura ou des prairies vosgiennes, mais cependant moins fermée, moins calfeutrée, quelque peu déformée, dirons-nous, par des appentis plus ou moins importants et des « aisances ».



La zone des habitations
du type Vosgien-Jurassien
(A. Dauzat. 1941).

Elle est de celles qu'Albert Dauzat, en 1941, classait dans un type Vosgien-Jurassien, par opposition avec celui d'Alsace, ou germanique, et avec le type gaulois de l'ensemble du Bas-Pays de la Comté et de toute la Bourgogne.

**

La vieille ferme de Briaucourt la plus typique (il en existe encore une demi-douzaine), se présente comme un bloc. Le paysan l'a bâtie ainsi afin de pouvoir y vivre en circuit fermé lorsque les intempéries par trop rudes l'y obligeaient. A travers des cloisonnements judicieusement établis, l'homme passe facilement du corps de logis à l'un ou l'autre des services de la ferme : grenier à bois, four (quand son gueulard ne se trouve pas situé sous la hotte de la grande cheminée de la cuisine), écurie, grange et grenier à foin, chambre à grains, réserve de légumes, cellier ou cave, poulailler, outillage, sans avoir à sortir, ou très peu, de sa maison — sauf pour se rendre au puits, au four banal s'il ne jouit pas chez lui d'un tel équipement — et aux huttes à porcs.

elles ne sont pas par rapport à la façade de la maison, mais par rapport à l'un des pignons, sans aucun doute pour des facilités d'accès. C'est le cas, assez particulier d'ailleurs de la vieille ferme appartenant aujourd'hui à M. Emile Beaudoin. La façade, de petite largeur, se trouve en effet situé sur une rue étroite, comme si elle avait pris la place d'une ancienne porte du « Briacors » fortifiée en 1339, par ordre du Seigneur Abbé de Luxeuil.

..

Avant de visiter nos maisons pour y découvrir quelques vieux objets, il nous faut bien présenter un autre type de ferme dont il subsiste quelques exemplaires, assez remaniés peut-être.

Il s'agit d'un immeuble résultant de la juxtaposition d'un corps de logis, de petites dimensions, mais à deux étages surmontés d'un grenier, ayant pignon sur rue, avec une construction plus ou moins importante, à usage de grange, de greniers à foin et d'écurie.

Il est patent qu'on a voulu se rapprocher de la ferme monobloc et pouvoir vivre là aussi, en circuit plus ou moins fermé.

Si le corps de logis apparaît comme étant solidement bâti et de vieille date, la ferme proprement dite donne l'impression d'être relativement récente sans doute parce que, elle seule, a été remaniée (Maison Arrouée et de La Vaivre).

A notre avis, ce type assez hétérogène, ou bâtard, de ferme, pourrait correspondre à l'exploitation d'une petite propriété, celle d'un « héritage » courant, au sens des us et coutumes de la « Terre de Luxeuil », avant 1790, ou d'une petite ou moyenne propriété constituée lors de la vente des biens nationaux.

Cette ferme n'a pas l'assise et l'allure des maisons massives dont nous avons précédemment parlé.

Ou bien le chari couvert, ménagé dans l'immeuble même est inexistant. Ou bien le chari a été traité sous la forme originale et remarquable, d'un avant-toit supporté par deux solides piliers de chêne (Maison Arrouée), ou encore d'un vaste auvent appuyé d'une part, sur un mur de bâtiment annexe, hutte à porcs, grenier à bois, ou four, d'autre part, soutenu par un robuste demi-arbalétrier de bois, solidement encastré dans le mur de la grange (Maisons Dormoy et Beaudoin — ut-supra).

Pour des raisons faciles à comprendre, celles-ci sont généralement extérieures à l'édifice et collées contre l'écurie. Cependant, en des endroits particulièrement abrités du vent dominant par la falaise ou la forte pente naturelle du terrain, ces huttes à porcs sont bâties sur une sorte de petite cour, mais toujours soudées à la maison. (Maisons Dormoy et J. Labroche).

Quand on observe un peu une telle ferme, on est tout de suite frappé par les dimensions, par l'énorme surface de son toit, et aussi par la dissymétrie de pente qui existe entre les deux grands pans de cette toiture. Fort du côté de la façade, l'angle facial, selon l'expression des architectes, est moins accentué sur l'arrière de la maison. La faitière ne se trouve pas au milieu des pignons. Le toit s'allonge au-dessus d'une grange et des greniers centraux superposés pour les céréales, latéraux pour le fourrage, qu'on a voulu les plus vastes possibles à une époque où l'on engrangeait non seulement le foin, mais aussi le blé, l'orge et l'avoine avant de les battre au cours de l'hiver. On n'a jamais vu beaucoup de meules de fourrage ou de gerbes dans le pays, que ce soit près de la maison ou dans la campagne.

Les souches des grandes cheminées, où l'on fumait le Jard, les jambons et autres « cochonnailles », sont encore relativement massives au-dessus de la faitière des toits. Sans ornement et sans volets-venteaux réglables depuis la hotte du rez-de-chaussée comme dans le Haut-Jura, elles sont couvertes de « laves » (1), plus larges et plus régulières que celles du toit.

Pour supporter le poids considérable d'une couverture de plaques de pierre qui se recouvrent très largement les unes les autres, la charpente, faite de chênes parfois entiers dans toute leur longueur, et équarris en leur cœur à la hache ou à l'herminette, est souvent monumentale. Il y aurait fort à dire sur ces assemblages de bois qui ont résisté aux épreuves du temps et qui portent la « marque d'art » d'artisans qu'on ne trouve plus.

Le toit n'écrase pourtant pas la façade malgré qu'elle n'ait qu'un seul étage. La largeur de la maison montre que l'architecte, ou le maître-maçon dans la plupart des cas, avait le sens des proportions, ou de l'harmonie dans le bâtiment.

(1) On appelle ainsi des plaques de grès, assez épaisses qui proviennent des couches supérieures, en partie marneuses, des carrières des « Grands Bois ».

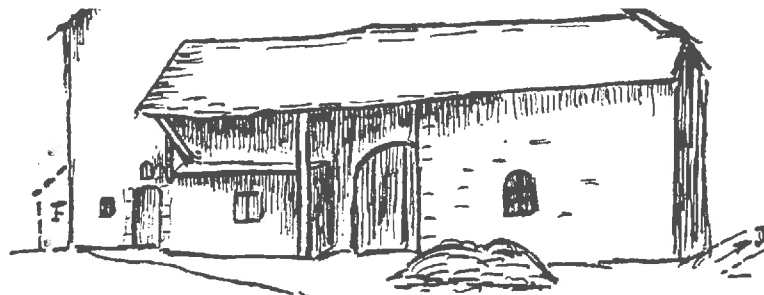
suite le plan de construction de la maison, si on ne conçoit pas du même coup d'œil la disposition intérieure de la ferme avant de l'avoir visitée de fond en comble.

L'ouverture la plus vaste, on pourrait dire béante en raison de cette sorte de creux qu'elle présente dans l'édifice, et caractérisée par une voûte en plein cintre ou en cintre légèrement écrasé, est située au milieu de la façade. Ce portail sans porte, sorte d'avant-grange couverte par le plancher du premier étage de la maison, c'est « lô châri », terme qui ne peut être transcrit en français que par le chari, avec le sens non seulement d'entrée de chariot mais aussi d'abri pour le chariot, et à l'occasion pour d'autres matériels agricoles, tels que la charrue, la herse ou le rouleau. C'est l'entrée principale et quelque peu monumentale de la maison. Par des portes aménagées à cet effet, elle donne accès à tous les compartiments de service.

Dans son prolongement : à la grange, aux greniers, au jardin potager et au verger, d'un côté à l'écurie (ici le mot étable n'est pas employé), de l'autre côté au corps de logis.

Celui-ci n'est bien souvent constitué que par un rez-de-chaussée, auquel peuvent être accolés un four à pain et un grenier, ou une « chambre à bois », placée au-dessus d'une cave à vin et à légumes, à laquelle on accède par une trappe et une petite échelle, quand il fait trop mauvais au dehors. (La encore, dans cet aménagement de détail, soulignons-le en passant, nous trouvons un moyen de vivre en circuit fermé à l'intérieur de la maison, tout comme dans ces portes se faisant face de chaque côté du « chari » ou de la grange pour passer de la cuisine, ou de la « chambre à four », à l'écurie. Le premier étage du corps de logis était rarement constitué par des chambres à coucher. On n'en trouvait guère qu'une, située au-dessus de la cuisine, et réservée au stockage des grains, en sacs ou en vrac. Il n'en est plus guère question aujourd'hui, tout au moins en cet endroit et dans une pièce aussi vaste, car dès la moisson effectuée par une puissante machine à double effet, le grain prend aussitôt le chemin des silos coopératifs régionaux. (Maison J.-B. Renaud, 1796).

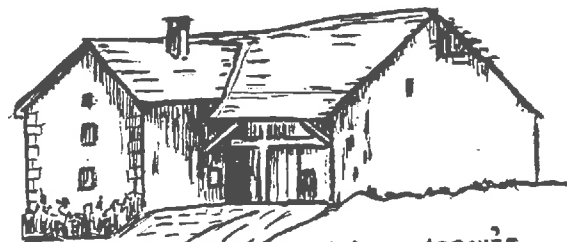
Quand la maison n'a pas de cave, et c'est très souvent le cas, un cellier est organisé dans le coin le plus sombre et le plus frais de la maison, en annexe de la grange ou du corps de logis.



Maison E. Beaudoin, 1740.
Les entrées sont ouvertes dans un large pignon. Le portail de grange est protégé par un auvent qui abrite aussi un petit appentis à bois suspendu. A gauche la porte de la cuisine, et en appentis (en pointe), un four à pain. (F).
A droite, l'écurie a été agrandie, en avant du pignon. Les bûches à pores étaient proches, de l'autre côté de la rue, au jardin potager. (J)



La plus vieille des deux fermes accolées de LA VAIVRE, par son corps de logis.



Maison ARROUÉE
Corps de logis en avancé et en équerre par rapport à la grange. Un couloir dessert l'écurie située en arrière de la grange et un vaste cellier situé en arrière du corps de logis. Une forte charpente en bois supporte le grenier aux gerbes et encadre la porte de grange sur deux côtés.

de la cheminée. Dans les cuisines de dimensions imposantes trouvaient place une table qui pouvait être une table-pétrin, un bahut surmonté ou non d'un vaisselier, et une grande armoire ou un vaste buffet. Il pouvait y avoir aussi un « banc de cuisine », c'est-à-dire une sorte d'établi de menuisier sur lequel on découpait les gros morceaux de cochon (dô goûri) et la grosse volaille. A côté de l'évier en pierre de grès placé devant la fenêtre, le moteur électrique a remplacé la haute pompe à très grand bras.

On trouvait naguère dans la cuisine ou à ses abords immédiats toute une batterie d'ustensiles qui « allait » non pas sur le fourneau à quatre trous livré par la toute proche fonderie de Varigney (lô fônô è kèt ptyu pô kèt marmit'), mais se posait directement sur les braises de l'âtre. Cette batterie en fonte se composait de chaudrons, de marmites, de « cylindres » de grands diamètres mais peu élevés, de daubières à anse et de petites « coquelles » (kôkli) à queue, tous ustensiles munis de trois pieds.

Il y avait aussi une grande poêle à frire avec une queue d'un mètre qui permettait de se tenir à l'écart des projections d'huile ou de graisse en ébullition, et aussi un vire-beugnets (ou revir' beugnô) en fer étiré et forgé, cadeau du forgeron du village à la maîtresse de céans à l'occasion de son mariage. Pendait non loin de la cheminée la bassinoire en cuivre rouge qu'on remplissait de braises pour chauffer le lit des malades ou des vieillards.

Le grand buffet contenait toute une vaisselle courante issue des mains des potiers de Briaucourt : écuelles, bols, plats et aussi les grands pots à beurre salé ou à graisse. Sur les rayons les plus élevés se trouvait soigneusement rangée la vaisselle des jours de fête : assiettes de Rioz en faïence blanche décorées de fleurettes stylisées et de tons vifs ou de maisonnettes brunes, et poteries de Boulton, petits pots à beurre ou à saindoux avec motifs décoratifs de couleur, plats noirs eux aussi décorés et vernissés. Nos grands-parents aimaient également la vaisselle des franchises montagnes suisses décorées de coqs et de corbeilles de couleur. Les paysans les plus aisés disposaient de plats d'étain épais et lourds fabriqués à Besançon de beaux étains (dà bé âtin') à peu près disparus.

DANS LE POELE

La pièce qui jouxte la cuisine s'appelle « le poêle » parce qu'elle est chauffée par un fourneau à bois généralement assez important d'un type franc-comtois, en fonte ou du type

Hélas ! par suite de la diminution considérable du nombre des cultivateurs, tournés de plus en plus vers la production laitière, et de l'augmentation corrélative du cheptel bovin à abriter dans chacune des fermes maintenues en exploitation, celles-ci ont dû être agrandies. On a prolongé les écuries comme on a pu, sans aucun souci de conserver une architecture d'ensemble. On a, par surcroît, utilisé des matériaux disparates, neufs ou de récupération. On a édifié des hangars métalliques pour abriter des quantités de fourrage et de paille de plus en plus volumineuses. Après la « lèpre rouge » qui sévit sur les si beaux toits de « laves », une lèpre bariolée rongé les murs et le paysage.

De nos vieilles fermes, témoins des usages passés, il ne restera bientôt plus grand'chose, soit qu'elles tombent en ruines et qu'on les démolisse impitoyablement, soit qu'elles subissent des transformations qui les défigurent complètement.

Il est loin le temps où les maisons de Briaucourt avaient un bel air de famille, bien que les unes aient été imposantes et cossues, et que les autres aient eu des dimensions et une apparence plus modestes.

**

DANS LE VILLAGE

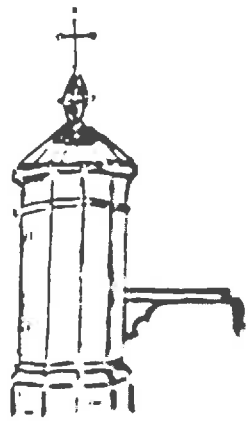
L'art local nous semble attesté par quelques œuvres de pierre, de bois, ou de fonte que nous croyons devoir brièvement présenter.

D'abord, le calvaire du vieux cimetière qui entourait l'église et qui est vraisemblablement le plus ancien de tous ceux du village. Une inscription dit qu'il a été relevé en 1819. Il ne paraît pas avoir souffert d'avoir été jeté bas au cours des périodes révolutionnaire et napoléonienne. Deux personnages, naïvement traités, le Christ d'un côté, saint Laurent avec son gril de l'autre côté, y sont sculptés en plein grès au cœur de la croix. Il faut le voir, si l'on passe par Briaucourt.

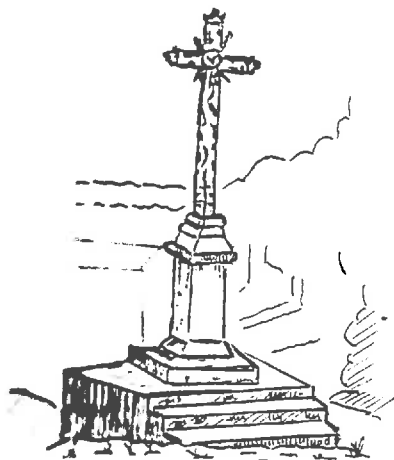
La croix, dite de saint Isidore, patron des laboureurs, établie en 1819 selon l'inscription gravée sur son socle. par la petite niche creusée dans son fût, par sa section carrée aux angles abattus, est caractéristique de la facture des tailleurs de pierre de chez nous.

Trois vieux puits, dont celui de la maison Molle, daté de 1746, témoignent d'un art qui fut longtemps en honneur dans le pays.

Nous avons une assez belle fontaine de pierre, au bassin polygonal et galbé, que les Alsaciens auraient pieuse-



Ce puits d. 1824.



La Croix de Mission.



L'ancienne fontaine.



(Maison J. Mollé)

ment conservée, **onde de fleurs** et fait connaître. Mais des édiles, parfaitement inconscients, ont froidement démolì son bassin, pour le remplacer par un bac rectangulaire en ciment, parfaitement bidoux. Si, au moins, on avait conservé ces pierres, on pourrait un jour reconstituer cette unique fontaine qui, depuis 1892, avait vu passer des générations de paysans venant y « faire boire » leurs animaux à cornes et leurs chevaux.

L'église conserve une sorte de tableau en bois sculpté dont la valeur purement folklorique, est de mettre en relief saint Isidore et sa charrette.

A quelques pas du chevet du sanctuaire, la croix de Mission érigée en 1845 au sommet du ravin et de la rue de « la Palaise » et relativement haute sur son socle massif de pierre, est une véritable dentelle de fonte d'une qualité assez exceptionnelle. Elle témoigne doublement de la ferveur religieuse du pays, et de l'art des fondeurs de Varigney, parmi lesquels se trouvaient peut-être des ouvriers-paysans de chez nous.

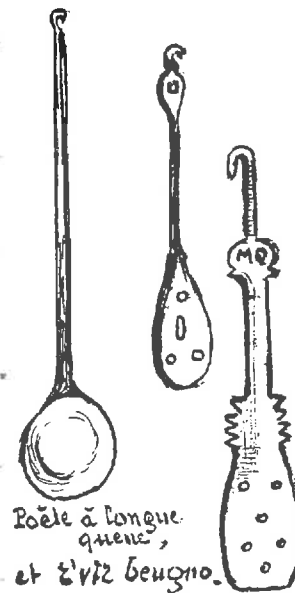
A LA RECHERCHE DE VESTIGES-TEMOINS DE LA VIE DU PAYSAN

Et maintenant que nous en avons fait le tour et que nous en connaissons le plan, ou son agencement général, entrons dans la maison pour la visiter de fond en comble.

Peut-être y découvrirons-nous dans certains aménagements, dans les meubles, dans les ustensiles, dans les outils, et autres choses, des vestiges du passé. Peut-être y rencontrerons-nous plus que des vestiges matériels, des témoins de la vie coutumière, ou routinière, que le paysan a longtemps menée avec eux.

DANS LA CUISINE

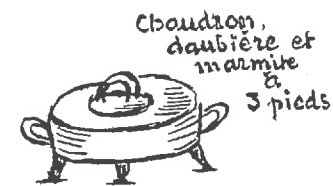
On entre dans « la maison » par la cuisine (lè keugèn!) après être passé « sous le chari ». La grande cheminée y occupe une place importante. Plusieurs personnes se chauffaient autrefois sous son grand manteau, dans l'âtre (lô dzô dé chèm né). Et dans la hotte, devant la crémaillère, pendaient les grands quartiers de lard qui n'avaient pas été mis au saloir, et la cochonaille fumée. Chaque foyer, si modeste fût-il, avait sa platine (sè pyatin'), sur le mur du fond



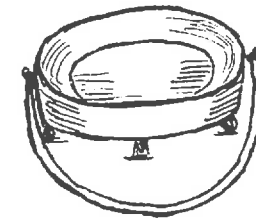
Poêle à longue queue, et l'viz beugno.



Kokli



Chaudron, daubière et marmite à 3 pieds



Quelques ustensiles de cuisine



Epoque Louis XIV.

Louis XVI - 1792.

XIX^e siècle.

A. Le bonnet des dimanches des femmes, vers 1900.
B. Costumes des "Gauchnots et Gauchnotes" de Luxeuil.

A l'occasion, vous retrouverez dans les albums de famille les costumes que nos grands parents portaient aux alentours de 1900 et jusqu'à la veille de la grande guerre de 1914-18. Avec un peu de chance, vous remonterez plus avant (1) avec quelques photos sur plaque de cuivre de Daguerre.



Si vous êtes autorisé à fouiller dans le coin le plus retiré et le moins visité de la maison, dans une vieille remise, ou dans un grenier délaissé, vous découvrirez peut-être des objets peu connus. Tels un genre de harpon qui n'est qu'un « tire-foin », ou un crochet (è krocho) très utile encore pour faire tomber le fourrage du grenier dans les rateliers de l'é-

(1) Jusque vers 1840, le procédé Daguerre ayant été inventé en 1839.

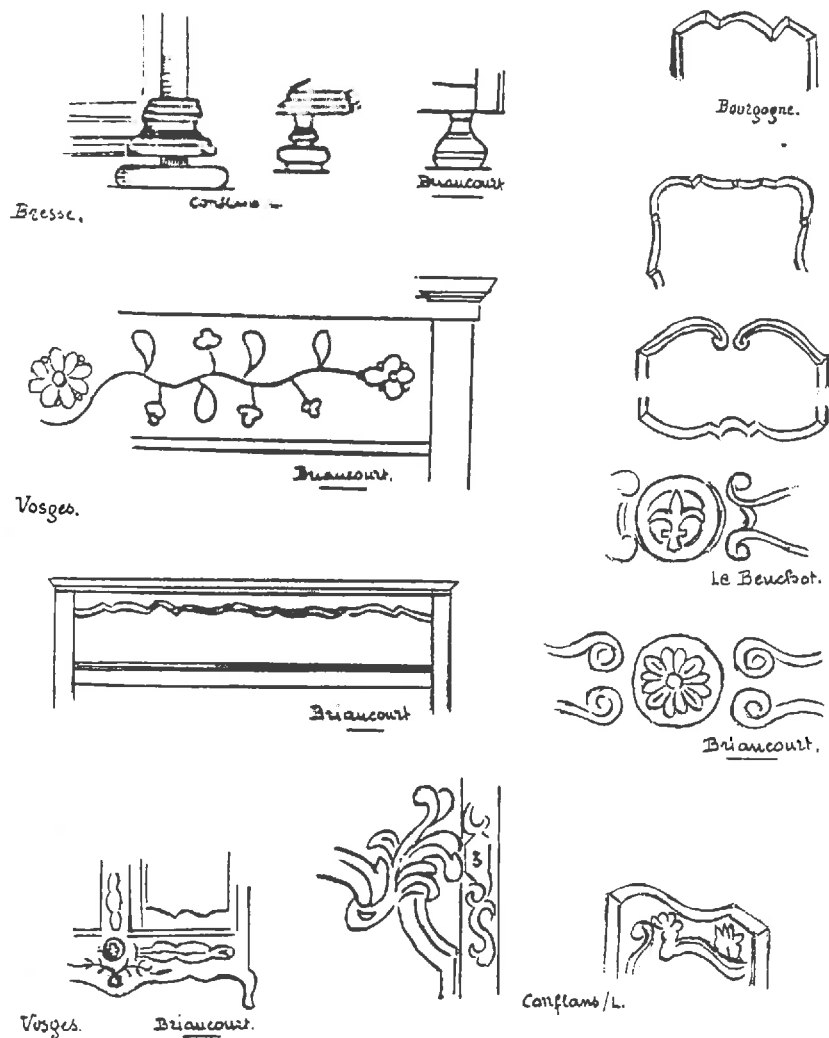
alsacien très haut et en porcelaine. C'est la plus belle pièce de la maison sinon la plus spacieuse. On y admire parfois un plafond à la française à poutres et solives apparentes. Le nom de poêle évoque bien ce qu'il est : le foyer à la fois matériel et moral de l'habitation, la chambre ou la salle la plus riche par ses meubles, et la plus riche de souvenirs immatériels et profonds. Les parents ou les grands-parents y couchent en de vieux lits de chêne dits « de coin » ; on y reçoit le visiteur inhabituel, on y dresse la table des grands jours, et on y veille les morts. C'est là aussi qu'on gardait pendant un an le Petit-Jésus pèlerinant de maison en maison dans une très simple vitrine à sa taille.

Il est très rare qu'on n'observe pas dans le mur épais qui sépare le poêle de la cuisine, non pas un placard, mais un véritable meuble encastré : le buffet de derrière la platine (lô biffô dô derri lè pyatin'). Il est souvent très spacieux et très beau, avec de belles portes séparées par des panneaux centraux, des ferrures et deux étages de bahut, décalés en hauteur formant crédence. Ce buffet recèle presque toujours quelques vieux flacons des meilleures eaux-de-vie, ou « gouttes » du terroir : kirsch, quetsche, prune — provenant des petites prunes rondes et presque noires — voire mirabelle et poire. « Dans le temps », il cachait aussi des gourmandises qu'on ne fait plus, des dents-de-loups et des casse-dents, à côté des plus jolies pommes et des plus grosses noix (dà âcholon). Et sur les rayons du bahut inférieur, ma grand-mère disposait des terrines de lait pour faire la crème ou bien le méton (dà terrin' dô laissé pô fâr lè krêm' ou bie lô méton), ce lait caillé pourri qui sert à faire la cancoillotte avec un peu de beurre dans une grande casserole en terre. En plus des lits, d'une table et des chaises (ou sell') selon la place disponible, on peut trouver dans le poêle, l'horloge (l'orlouège) comtoise, à haute caisse de bois de sapin décorée de couleurs vives, ventrue sur les côtés et laissant voir un volumineux balancier, une commode (èn k'mod) rustique, et une grande armoire à linge de chêne ou de noyer.

DE QUELQUES VIEUX MEUBLES

Trop de nos bons et beaux meubles ont été enlevés de nos villages comtois. Il en reste heureusement quelques-uns dans le cadre même des maisons du pays. Il est assez difficile, tout au moins pour nous, de caractériser un style qui serait spécifiquement comtois. La Franche-Comté, par sa géographie a toujours été ouverte aux influences des provinces voisines, du sud et du nord et de l'est comme de

l'ouest. Les grandes et lourdes armoires à pieds « en miche » et à entablement droit se rencontrent encore en Haute-Saône, mais bien moins nombreuses qu'en Bresse. Les armoires à pointes de diamant sont de Bourgogne. Il semble bien que



Note. Les noms en italique, sont ceux des origines des meubles ou se rapportent aux influences qui ont atteint les artisans du pays.

les ébénistes franc-comtois aient préféré et adopté une certaine forme de pieds, certains dessins de moulures, un certain galbe pour les meubles qui sortaient de leurs mains. Les pieds chantournés, cintrés des deux côtés sans exagéra-

tion, et la courbe des commodes ont généralement le style de la fin du règne de Louis XIV. Nos artisans ont une manière d'encadrer les panneaux de leurs meubles et de disposer leur décoration sous forme de fleurettes de rosaces et de feuillages. Les feuillages très répandus dans les Vosges, sculptés dans les coins des portes d'armoire, au-dessus de l'accolade, sont caractéristiques de leurs recherches, de même que les rosaces centrales très travaillées par leurs outils. Ils ont dessiné et réalisé des vaisseliers ou des dressoirs et des commodes ou secrétaires qui ont un cachet particulier ; de même que des tables-pétrins et des chaises (dà sèll) entièrement de bois dont le cadre du dossier est orné, à l'intérieur des angles, de motifs finement découpés.

DE QUELQUES VIEUX COSTUMES

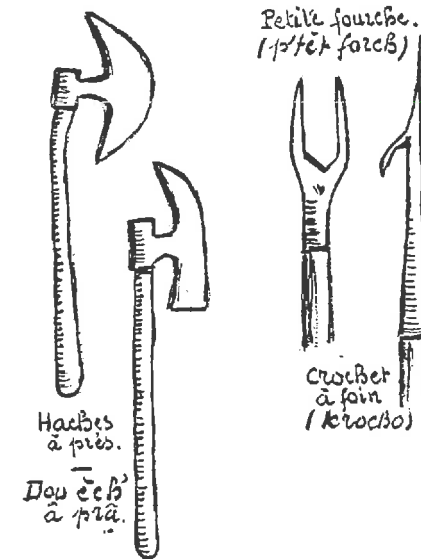
Il arrive qu'on retrouve dans une grande armoire du « poêle », ou de la plus ancienne chambre, des habits et des robes qui furent portés naguère les dimanches et jours de fête. On ne les voit plus jamais dans les rues du village car nous n'avons pas de groupe folklorique local. Les vêtements traditionnels comtois auraient disparu de la vie courante avant la guerre de 1870. La plupart des historiens du costume pensent vers 1850.

On cousait et on brodait partout pour les filles de Comté (là gaichottes) de jolis trousseaux. Parmi leurs nombreuses pièces, il y avait toujours quelques légers et délicieux bonnets à volants finement brodés et au moins un corsage en beau velours noir qui ressemblait à un corset. Il avait bien des bretelles, mais il se laçait avec art sur une jolie chemisette sans décolleté. Les femmes, elles aussi, portaient des corsages blancs ou noirs. Leurs robes étaient généralement de couleur bleue, sans manches, avec une jupe plissée. Leur coquetterie ou leur richesse, ou les deux résidaient en des bonnets ronds à volant, en des châles de soie de différents dessins et coloris, en des tabliers à bavette de couleur claire, sans compter les bijoux des accordailles et les autres. Et les chaussures remplaçaient les sabots.

En été, les vêtements étaient à peine plus légers. Les jeunes filles et les femmes se coiffaient d'un large chapeau de paille plus ou moins fine, agrémenté d'un large ruban.

En toutes saisons les hommes portaient habit à basques, gilet brodé, parfois rouge comme celui d'Alsace, et culotte courte avec bas blancs. Certains portaient la blouse ornée de broderies blanches plus ou moins riches.

curie, et aussi une sorte d'énorme fourchette à deux dents qui servaient à déplacer les gerbes sur les plateaux de bois de l'étage de la grange (ène p'tète forche), ou encore un grappin à quatre pointes qui servait à retirer le seau tombé au fond du puits, ou encore une « hache à pré » (ène èche a pra), avec laquelle on creusait dans les prairies des rigoles au cordeau.



Ce qui donne un cachet particulier, et une valeur, à tous ces outils d'un usage périmé, c'est qu'ils sont sortis du feu et des mains du forgeron du pays, tout comme le « revire-beugnets » que nous avons mentionné.

DANS LE VILLAGE

Enfin, si vous aimez les vieilles auges de pierre taillées dans la masse, à peine dégrossies ou plus soignées, vous en trouverez de tous poids et de toutes formes : carrées, rondes, à pans coupés, allongées, basses ou relativement hautes, sous les plus puissants chéneaux, à côté des puits, dans les huttes à porcs, et même dans les poulaillers.

Tels sont les décors de la vie d'antan que l'on peut encore en partie retrouver.

Ils ont été faits de main d'homme, dans le silence et au rythme paisible des saisons, faits de main de Dieu.

Malgré les transformations du village tant au point de vue matériel qu'au double point de vue démographique et social, il existe encore quelques vieilles demeures qui sont « véritablement des creusets où s'élaborent de beaux et féconds souvenirs » (1) et sur lesquelles plane l'âme du paysan d'hier profondément attaché à son terroir et à son Pays.

POST-SCRIPTUM

Pourquoi donc, sous la pression d'une civilisation mécanique destructrice d'une civilisation jusqu'alors humaniste, se désintéresserait-on du vrai folklore? — Bien que nous ne soyons pas spécialement qualifié pour le dire, nous pensons, au contraire qu'il faille le cultiver. Car le folklore est à la fois un havre de calme, de fraîcheur et d'enrichissement moral et intellectuel.

Sans doute, il n'a pas été donné à tous ceux qui nous liront d'avoir séjourné assez souvent dans la même campagne pour que leur âme en ait été, et en reste, imprégnée, ou qu'ils éprouvent le besoin de connaître mieux le pays.

Mais, pour bon nombre de ceux qui s'en vont vers leur maison de campagne, à chaque fin de semaine et pour y passer leurs vacances, il est encore temps de se livrer à la découverte de plus en plus profonde de leur village d'adoption, de sa communauté d'hier et du paysan qui les a bâtis. (2)

On a pu parler d'un certain régionalisme, qui ne s'intéressant guère aux caractères particuliers d'un pays géographique (et au problème de sa décentralisation), serait une connaissance superficielle, teintée d'un snobisme propre à satisfaire la seule curiosité du touriste. Ce régionalisme a bien quelque valeur, en ce sens qu'il peut être, ou devenir, une initiation au véritable folklore.

Celui-ci demande, en effet, plus de réflexion, plus de recherche des usages perdus ou qui demeurent, plus d'observation des gens et des choses, et de tous ces objets du passé qui parlent à qui se demande pourquoi et comment ils ont été marqués de main d'homme et parfois de son esprit.

(1) Selon une expression de Guy de Larigaudie, dans son bel ouvrage intitulé « *L'Etoile du Grand Large* ».

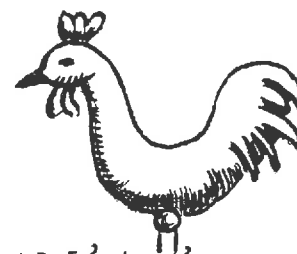
(2) Si on ne l'a déjà fait, on aura intérêt, croyons-nous, à lire l'ouvrage de A. Dauzat qui ne parlait pas seulement de linguistique : « *Le village et le paysan de France* », Gallimard, 1941.

**

En toute simplicité : dans la mesure de nos moyens, nous n'avons pas fait autre chose, particulièrement à Briaucourt.

Et cela nous a humainement, moralement, socialement... et durablement enrichi... pour le temps qu'il nous reste à vivre, à la ville ou à la campagne.

G. TISSERAND



Lô b' kouécho dô b'
Kiéché de Briökoué.